

1. Oct. 1971

## Yvon COZIC à la VIIe Biennale de Paris

« Moins le souci du beau  
que celui du bizarre... »

PARIS. — Yvon Cozic, Jean-Marie Delavalle et Gar Smith participent en tant que Canadiens à la septième biennale de Paris (biennale ouverte au public, au bois de Vincennes, jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre).

Le Québécois Cozic n'en est pas moins né à Paris, d'une famille originaire de Saint-Servan. A Montréal, il enseigne les arts plastiques à ceux qu'il appelle des « pré-adultes » et que nous nommons encore des adolescents.

Ces cours lui laissant des loisirs, Yvon Cozic sculpte. C'est ainsi que l'on peut voir une de ses œuvres au centre culturel canadien, rue de Constantine à Paris, et l'autre à Vincennes.

A Paris, Yvon Cozic, occupe tout une pièce, tout un espace, pour employer son vocabulaire, l'œuvre exposée a pour titre le « complexe de ma mère ». Il s'agit d'une sorte de double cabrette, prolongée par un tuyau qui pourrait être celui des pompiers de « Clochemerle ». Ce tuyau déborde de la salle jusqu'au grand escalier. Les matériaux

que l'artiste utilise avec prédilection, sont les plastiques, les vinyles, les fourrures artificielles.

Yvon Cozic soutient que la sculpture peut être arrangeable, déformable, utile, inutilisable. Quant à l'objet dont il se fait une idée très haute, il est vrai qu'un fauteuil Louis XV survit à son créateur, il le veut éphémère. Ainsi, à Vincennes, il nous donne à admirer une corde à linge en nylon, tendue entre les pins et sur laquelle sont accrochées plus de cent-cinquante banderoles. Le bon fonctionnement du trajet dans l'espace de cette corde à linge, dépend tout à fait des qualités du vent, de la pluie, du soleil et des interventions des spectateurs. C'est du moins ce que prétend M. Pierre Théberge, qui le présente.

En quittant Yvon Cozic, garçon barbu des plus sympathiques, je me suis souvenu de la parole de Voltaire : un art entre en décadence lorsqu'on y a mis moins le souci du beau que celui du bizarre.

Charles LE QUINTREC

LA TRIBUNE DES NATIONS  
150, Champs-Elysées — 8e

1. Oct. 1971

# LA FIN D'UN MONDE

(A LA BIENNALE DE PARIS)

UN hangar planté dans le Parc Floral de Vincennes, abrite cette année la VIIe Biennale de Paris. Parpaing brut, poteaux de fonte dressés sur une chape de ciment aux ondulations irrégulières, câbles et bandes de toile annoncent dès l'entrée le ton de l'exposition. Auparavant, les biennales étaient présentées au Musée d'Art Moderne, dans un décor d'énergie de taille, de faux plafonds de staff, de sol de marbre. Les visiteurs évoluaient dans un univers connu même si les œuvres exposées les laissaient perplexes.

Ce dernier vestige de civilisation conventionnelle a disparu pour laisser la place à un monde hallucinant d'où toutes les formes habituelles d'Art sont bannies. Il n'est plus question de plaisir, mais de donner à penser.

Cette baraque tapissée de dollars, devant laquelle des blousons verts et kaki séchent sur des cordes à linge, fait partie de l'exposition. Les mégots écrasés devant le seuil, les houts de bois et les verres ébréchés n'ont pas été oubliés par les balayeurs !

Plus loin, dans un immense espace nu, stagnent des chariots de supermarché, remplis de légumes en carton ; des plaques vertes, brunes ou bleues appellées herbe, terre et eau attendent le passant. Il peut, s'il le désire, recréer un paysage qu'il examinera ensuite avec une longue-vue du haut d'un échafaudage.

Jusqu'ici rien de bien alarmant.

Mais soudain au détour d'une allée, le ton change. Trois créatures, vêtues ou plutôt enroulées dans des étoffes légères bleu mauve et rose attirent le regard. Elles flanent à petits pas, l'air égaré, le teint blasé, le sourcil rasé et l'arcade sourcillière teinte en violet.

Fascinés, nous les interrogeons sur l'activité de leur pays. Elles nous entraînent dans des dédales de toiles hérisseées de pieux.

Alors défilent devant nos yeux exorbiés : une peau humaine écartelée sur un cadre de bois cerné de fil de fer barbelé, une prison vide, maculée de taches de sang, dans laquelle nous apercevons

que fœtus sanguinolents, monstrueux accouplements d'êtres reliés par des tuyaux qui surgissent de leurs bouches, de leur sexe, de leur ventre.

Notre tête tourne, l'angoisse nous gagne.

Epaves de voitures, visages hallucinants de fous dans un asile, pneu de six mètres de haut semblant vouloir nous écraser, squelette de chameau découpé en quartiers, nous happent, griffent et déchirent. Tout seul dans la foule, un fantôme noir, grinçant et masqué promène gravement une pancarte « CHE COSA CENTRA LA MORTE ? ». Une jeune fille souffle dans un énorme ballon, en levant tantôt une jambe, tantôt un bras. Oscillant entre deux sacs de toile posés sur le sol, un homme lance un cri, appelle la foule qui l'entoure avec un tout petit accordéon qu'il étire, plie, presse lentement. Baladins, sans tréteaux, ils tentent par de simples gestes, de retenir notre attention, un instant. Ils nous parlent et nous livrent leur déchirante solitude, qui est peut-être aussi la nôtre.

Il n'y a plus d'amour, plus de fleurs, plus de femmes, plus d'enfants. Il ne subsiste plus qu'une humble tristesse, un désespoir sans fond qui de tous les pores de ce vaste espace, suinte et nous prend à la gorge.

Nous partons, désespérés, tellement choqués, que nous ne pouvons que répéter : « Mais ce n'est plus de l'art ! c'est la fin d'un monde ! »

par  
**Hélène CHARLIAT**

vons une assiette où gît une poupe désarticulée ; d'énormes pierres posées sur une toile tel un jardin Zen ; une bouche à incendie crachant du feu, une nègresse nue, tellement vivante que la peau lisse et brillante invite à poser le doigt dessus ; un cerceuil aux couleurs vives tapissé de miroirs à l'intérieur.

Soudain, les trois formes qui nous précédaient, s'arrêtent, engagent une vague discussion avec n'importe qui, nous oublient, nous abandonnent, égarés au milieu d'un monde de cauchemar.

Tout autour de nous, ce ne sont